

comme *Witness* de Peter Weir ou bien celles de John Ford. « [Ce dernier] filme si vite qu'il fait deux films à la fois : un film pour conjurer le temps (en étirant les récits, par peur de finir) et un autre pour sauver le moment (celui du paysage, deux secondes avant l'action). » Au passage, il montre bien ce qu'est une image qui avoue ses manques : dans *Journal intime* (1962) de Zurlini, deux frères se parlent – l'un au bord du lit où l'autre est couché, tournant le dos. Mais avez-vous jamais vu un dos à la télévision ? « De même que la télévision nous a habitués à un monde où le "faux jour" a réduit la part d'ombre, elle nous accoutume à des corps sans dos, réduits à la frontalité bête d'un recto sans verso. Les images de synthèse ne virevoltent avec une telle gaieté que parce qu'elles n'ont plus d'envers. Dans le cinéma tout pouvait devenir visage ; dans les médias tout est déjà visage. »

Mais je ne voudrais pas oublier la dimension historique de tous ces textes. Héritier d'André Bazin, longtemps rédacteur des *Cahiers du cinéma*, Serge Daney continue à s'en prendre non sans ironie aux films qualité française – il les distingue de la production des Grémillon, Becker, Renoir – qui le dégoûtent au sens propre. On se souvient peut-être du texte rédigé au moment de l'affaire Autant-Lara et de sa polémique avec Claude Berri à propos d'*Uranus*. « Que leur est-il arrivé ? s'interroge-t-il à propos des Autant-Lara et de ceux de sa génération. Il leur est arrivé que leur âge d'or professionnel a correspondu aux années d'occupation. Il ne s'agit pas d'occupation mais d'un hasard aussi malheureux qu'objectif : la qualité France n'a commencé à briller qu'au moment où la France, pays vaincu, épuré et convalescent, manquait un peu de qualité. » Dans ce combat contre l'esprit cinéma de la collaboration Daney se fait historien, il parle de la France, il parle de cette manière

de boucher les trous de l'histoire en ne regardant pas le passé (c'est la fiction d'*Uranus*), de même que l'information bouche les trous du présent pour en voir le moins possible et immobiliser le regard du téléspectateur. Cette dimension historique est passionnante, elle traverse sûrement tout le livre, on aimerait que Daney – « enfant de l'après-guerre » – prolonge sa réflexion sur la qualité française ou sur Jacques Tati.

Il ne cesse de le dire, le cinéma fait partie de l'histoire du XX^e siècle, c'est dire que l'histoire passe par le cinéma et qu'elle l'instrumentalise. D'où les remarques de Daney sur les derniers baroques, ceux qui ont compris que la création d'images avait à voir en profondeur avec le pouvoir, le pouvoir de la séduction et celui de l'information, le pouvoir de boucher les trous. « Welles n'a cessé d'inventer des monstres comme Kane, Arkadin, Quinlan et autres truqueurs d'infos. Il a exorcisé ce qui devait lui apparaître comme son propre défaut et celui du siècle : l'art de séduire les victimes et de faire disparaître les témoins. Welles prophète ne s'est trompé que sur un point : ses monstres à lui avaient une part d'enfance et une glauque grandeur qui devait manquer à leurs successeurs à la tête des grilles et des chaînes. »

Mais heureusement, de temps à autre, un courant d'air dans la grande pièce vide de la communication : pour ne pas dire n'importe quoi sur un sujet qui s'y prête tant que l'on ne regarde rien. Et pour que l'enfance du regard ne soit pas dévorée par le pouvoir des images. L'éditeur POL édite à partir de ce mois de janvier *Trafic*, une revue animée par Serge Daney. On s'en réjouit d'avance, d'autant que c'est le titre d'un film de Tati...

Olivier Mongin

REPÈRES

COUP DE SONDE

L'Ined, Le Bras et Calot

Dans son livre *Marianne et les lapins*, Hervé Le Bras a été confronté à un défi rhétorique : comment expliquer clairement, sans lasser l'attention, un débat qui a soulevé les passions et les médias au printemps 1990 et dont l'origine se trouve dans la confrontation très technique de deux indices démographiques. Il faut lui donner acte que le récit qu'il fait des événements est raconté avec humour, qu'il se lit avec plaisir et qu'il y manifeste ses qualités pédagogiques¹. Peut-être un peu trop : on sait que le propre d'un bon enseignant est de savoir mettre en scène son sujet, de faire qu'un exposé aride et technique se métamorphose en un duel forcément simplificateur mais tellement plus compréhensible par l'auditeur.

Ce n'est pas que dans le récit qu'il y a grossissement des traits, c'est d'abord, à l'origine de l'affaire, le fait que H. Le Bras ait en quelque sorte créé l'évènement en utilisant un article du directeur de L'Ined, Gérard Calot, paru dans la feuille d'information de l'institut en avril 1990. Il

1. Hervé Le Bras, *Marianne et les lapins*, Olivier Orban, 1991, 120 F.

s'agissait d'une confrontation entre la situation française et la situation suédoise en matière de fécondité et H. Le Bras a alors dit que cet article avait marqué un changement d'indice destiné à permettre à la France d'être au premier rang en matière de fécondité. De plus, disait-il, ce texte apportait la preuve qu'on avait dissimulé depuis de nombreuses années la vérité, qui est qu'il n'y a pas de péril démographique puisque on y voit que les générations se renouvellent.

A relire le texte de G. Calot², on voit sans aucune ambiguïté qu'il y explique qu'il faut prendre en compte non pas un seul mais deux indicateurs de fécondité qui ont chacun des usages différents. Tout ceci ne rend pas les choses simples !

Un exemple simplifié

Si l'on veut suivre le débat, il est indispensable de bien comprendre comment sont faits ces deux indicateurs de fécondité. A cette fin, je propose l'exemple simplifié suivant où l'on s'intéresse à la fécondité d'un quelconque humanoïde extraterrestre dont la fécondité se déroulerait seu-

2. Gérard Calot, « Fécondité du moment, fécondité des générations. Comparaisons franco-suédoises », *Population et Sociétés*, n° 245, avril 1990.

Repères

lement sur deux ans. Supposons pour commencer que chaque femme ait depuis longtemps en moyenne 5 en-

fants par an et donc 10 en tout pendant sa période de fécondité. On a alors le tableau suivant :

| Génération | Année d'observation | | | | | Total |
|------------|---------------------|----|----|----|----|-------|
| | 0 | 1 | 2 | 3 | 4 | |
| A | 5 | 5 | | | | 10 |
| B | | 5 | 5 | | | 10 |
| C | | | 5 | 5 | | 10 |
| D | | | | 5 | 5 | 10 |
| E | | | | | 5 | |
| Total | | 10 | 10 | 10 | 10 | |

Ce tableau signifie que les femmes nées l'année A (que l'on appelle donc de la génération A) ont leur première année de fécondité l'année 0 et leur deuxième l'année 1 et que le nombre moyen d'enfant par femme est de 5 par an. L'année suivante la génération B prend le relais décalé d'un an et ainsi de suite.

Aux années d'observation 1 à 4 où l'on dispose des générations complètes A, B, C et D, on voit que ces générations ont toutes eu 10 enfants. De même, si on fait les totaux non plus en ligne comme pour les générations, mais en colonne, pour les années, on voit que chaque année apporte ses 10 naissances, toujours issues de deux générations différentes.

Le point de vue des lignes qui reflètent la fécondité d'une génération (en ajoutant deux années) est le

même que celui des colonnes qui reflètent la fécondité d'une année (qui ajoute deux générations). On appelle le total d'une ligne la descendance finale de la génération, le total d'une colonne l'indice synthétique de fécondité, ou indice conjoncturel car il révèle la conjoncture d'une année en matière de fécondité.

Ce dernier indice est lié à la conjoncture en ce sens qu'il est fait en additionnant les scores de plusieurs générations et révèle immédiatement si une évolution se fait, sans attendre la fin de la période de fécondité. Par exemple supposons que l'année 2, la génération C (ainsi que les suivantes) décide d'avoir ses enfants plus tôt, sans en changer le nombre total. On aura la situation suivante :

| Génération | Année d'observation | | | | | | Total | |
|----------------------------|---------------------|----|----|----|----|-------|-------|---------------------------|
| | 0 | 1 | 2 | 3 | 4 | Total | | |
| A | 5 | 5 | | | | | 10 | <i>Descendance finale</i> |
| B | | 5 | 5 | | | | 10 | |
| C | | | 6 | 4 | | | 10 | |
| D | | | | 6 | 4 | | 10 | |
| E | | | | | 6 | | | |
| Total | | 10 | 11 | 10 | 10 | | | |
| <i>Indice conjoncturel</i> | | | | | | | | |

Coup de sonde

Les descendance finale sont inchangées mais l'indicateur de conjoncture de l'année 2 augmente avant de reprendre sa valeur standard : il a signalé immédiatement un changement de comportement. S'il y avait un re-

tard, la situation serait très voisine. Cette fois l'indicateur de conjoncture est à la baisse du fait de ce qu'on appelle une modification du calendrier des naissances.

| Génération | Année d'observation | | | | | Total | |
|----------------------------|---------------------|----|---|----|----|-------|---------------------------|
| | 0 | 1 | 2 | 3 | 4 | | |
| A | 5 | 5 | | | | 10 | <i>Descendance finale</i> |
| B | | 5 | 5 | | | 10 | |
| C | | | 4 | 6 | | 10 | |
| D | | | | 4 | 6 | 10 | |
| E | | | | | 4 | | |
| Total | | 10 | 9 | 10 | 10 | | |
| <i>Indice conjoncturel</i> | | | | | | | |

Si l'on assiste à une baisse de la descendance finale, celle-ci influe aussi immédiatement sur l'indice conjoncturel, sans qu'on ait à atten-

dre la fin de la période de fécondité. C'est le cas suivant, où la descendance finale baisse à partir de la génération C.

| Génération | Année d'observation | | | | | Total | |
|----------------------------|---------------------|----|---|---|---|-------|---------------------------|
| | 0 | 1 | 2 | 3 | 4 | | |
| A | 5 | 5 | | | | 10 | <i>Descendance finale</i> |
| B | | 5 | 5 | | | 10 | |
| C | | | 4 | 5 | | 9 | |
| D | | | | 4 | 5 | 9 | |
| E | | | | | 4 | | |
| Total | | 10 | 9 | 9 | 9 | | |
| <i>Indice conjoncturel</i> | | | | | | | |

Ici l'indice de conjoncture révèle immédiatement la baisse en cours dès l'année 2. Mais comme on vient de le voir, une baisse de l'indice peut être aussi bien due à une baisse de la fécondité qu'à un changement du calendrier des naissances. Toute la difficulté de l'interprétation vient du fait que, quand l'indice baisse, on ne sait pas de quoi il s'agit. De plus, quand les deux phénomènes se conjuguent, l'interprétation devient très délicate.

Dans l'exemple suivant, on cumule dans le temps les deux phénomènes : d'abord baisse de la descendance finale à partir de la génération C, puis report en deuxième période pour une même descendance à partir de D. L'indice conjoncturel sur les années 2 et 3 semble plonger en chute libre alors que, sans changement de fécondité, il va remonter l'année suivante.

Repères

| <i>Génération</i> | <i>Année d'observation</i> | | | | | | |
|-------------------|----------------------------|----|---|---|---|-------|---------------------------|
| | 0 | 1 | 2 | 3 | 4 | Total | |
| A | 5 | 5 | | | | 10 | <i>Descendance finale</i> |
| B | | 5 | 5 | | | 10 | |
| C | | | 4 | 5 | | 9 | |
| D | | | | 3 | 6 | 9 | |
| E | | | | | 3 | | |
| Total | | 10 | 9 | 8 | 9 | | |
| | <i>Indice conjoncturel</i> | | | | | | |

Le cas français

En réalité les femmes ont 35 années de vie féconde et les descendance finale d'une génération ne peuvent s'observer qu'au bout de 35 ans, alors que l'indicateur de conjoncture additionne une colonne de 35 générations différentes et permet de saisir année par année l'évolution de la fécondité.

Le fond du débat porte sur le fait que si l'indicateur conjoncturel a baissé comme chacun sait depuis 1964 pour stagner depuis 1976 aux alentours de 1,8 enfants par femme, la descendance finale, après une baisse, est devenue stationnaire au fameux taux de 2,1 enfants par femme qui correspond au renouvellement des générations, depuis la génération 1950 jusqu'à la dernière observable, qui est 1956.

Aussitôt H. Le Bras crie à la dissimulation : on savait depuis toujours que les descendance finale n'étaient jamais descendues en-dessous de 2,1 ; et malgré cela on a, depuis des années, affolé le public avec l'indicateur conjoncturel qui, à 1,8, laisse penser que les générations ne seront pas renouvelées.

Dans son ouvrage H. Le Bras propose une explication à cette différence entre l'indice conjoncturel (à 1,8) et la descendance finale (à 2,1) par une évolution du calendrier de

naissance de plusieurs générations qui ont repoussé des naissances grâce à une maîtrise généralisée de la contraception qui a permis une régulation fine après avoir permis d'éliminer les grossesses non voulues. Sur ce point, il s'agit d'un débat scientifique : il doit s'instaurer.

Dire que la direction de l'Ined a dissimulé la descendance finale pour affoler le public est cependant exagéré : les deux indicateurs chutaient ensemble depuis le milieu des années 1960 et, du fait de leur liaison, le palier observé depuis 1975 pour les générations finales était considéré plus comme un ralentissement de la baisse que comme une stabilisation.

En fait, l'explication la plus plausible de l'accent mis sur l'indicateur conjoncturel est qu'il permet d'agir sur des phénomènes en train d'évoluer alors qu'on ne peut que prendre acte d'une descendance finale. Or la direction de l'Ined (à travers deux de ses directeurs : le premier, A. Sauvy, et l'actuel, G. Calot) a toujours considéré que son rôle était de mettre en garde l'opinion contre toute baisse de la natalité et qu'il devait intervenir auprès du gouvernement pour que celui-ci prenne des mesures natalistes. Pour que celles-ci soient efficaces, il fallait qu'elles soient prises en temps voulu et donc que le signal d'alarme soit tiré à temps dès que la conjoncture s'assombrissait.

Coup de sonde

Sur ce point de l'option nataliste de ces deux directeurs de l'Ined, H. Le Bras prend l'ensemble du dossier et montre fort bien la liaison entre natalisme et crainte du vieillissement, peur pour les retraites, épouvantails que G. Calot continue, à la suite de A. Sauvy, à agiter toutes les fois qu'il s'adresse aux médias. H. Le Bras reprend avec une grande précision les arguments natalistes et démonte les biais qui transforment un pourcentage de personnes âgées en une idéologie.

On trouvera dans le présent numéro une présentation du dossier qui va tout à fait dans le même sens³, mais les lecteurs d'*Esprit* avaient déjà eu un dossier du même ordre il y aura bientôt dix ans⁴. Ce dossier, fait du vivant d'A. Sauvy, rappelait déjà l'enracinement de l'Ined dans le natalisme de l'entre-deux-guerres.

Un amalgame ?

En rappelant que l'Ined a repris la succession de la fondation Alexis Carrel créée par Vichy, H. Le Bras agresse visiblement les chercheurs de l'Ined qui protestent vivement entre l'amalgame fait entre l'Ined, Vichy et même, on le verra plus loin, le Front national.

Il importe de regarder les choses avec soin : comme l'auteur le remarque, il est d'autres créations de Vichy comme ce qui deviendra l'Insee qui ne sont pas critiquées. Une filiation, une origine ne constituent pas une essence et les institutions peuvent évoluer.

Dans le cas présent, ce qui est dit est la chose suivante : l'Ined a été créé avec pour mission d'éclairer le gouvernement en vue de promouvoir la natalité. C'est ce qu'a fait A. Sauvy, c'est

ce que continue à faire G. Calot. Si les chercheurs de l'Ined crient à l'amalgame, c'est qu'ils ne se reconnaissent pas dans ce portrait : si quelques-uns d'entre eux sont natalistes, d'autres ne le sont pas, mais voient plutôt dans une population stationnaire un idéal raisonnable, indispensable d'ailleurs si l'on raisonne en termes de population mondiale. Ils se considèrent comme des chercheurs libres, indépendants des organes politiques, dans un institut où les carrières sont gérées par le droit commun des institutions analogues et où les statuts de l'institut ne contiennent plus la clause d'origine qui poussait à la lutte contre la dénatalité.

La question devient alors de savoir qui est l'Ined ? Est-ce son directeur, son bulletin d'information, sa revue scientifique, son rapport annuel au gouvernement, ses chercheurs, son franc-tireur en la personne d'H. Le Bras ? Peut-on être dans une institution sans se solidariser des prises de position publiques de son directeur qui prêche l'option nataliste des origines ? Les chercheurs de l'Ined devraient y réfléchir à deux fois avant de considérer la charge d'Hervé Le Bras comme une atteinte à leur honneur, position qui les rend solidaires de leur directeur.

L'option nataliste de G. Calot, si elle est dans le droit fil de celle d'A. Sauvy n'a pas été permanente à l'Ined : il faut rappeler la situation différente de l'Institut au moment où J. Bourgeois-Pichat en était le directeur (1962-1972). Celui-ci n'avait pas cette option nataliste et les études faites alors à la demande du gouvernement lors des débats sur l'autorisation des interruptions de grossesses ont été d'une neutralité qui n'a été contestée par aucune voix scientifique. On peut très bien concevoir que l'Ined, dans toutes ses instances – chercheurs, publications, directeur – soit, comme l'Insee, un instrument au service du gouverne-

3. Cf. l'article de J.-M. Poursin.

4. Philippe Cibois, « Le natalisme national », *Esprit* n° 10, octobre 1982.

ment, sans être pour autant au service d'une option idéologique.

Reste un dernier point de l'amalgame : les liens avec l'extrême droite et le Front national. Y a-t-il amalgame tendancieux ou convergence de thèmes ou de personnes ? Convergence entre qui ? Entre le FN et l'Ined comme institution, ou avec des personnes de l'Ined ? On comprend que des chercheurs de l'Ined à sensibilité plutôt de gauche s'étranglent d'indignation en entendant de telles questions, mais il vaut mieux les poser à fond que de crier au scandale sans rien examiner.

Dans son chapitre XVII, H. Le Bras cite plusieurs faits qui, à ses yeux, accréditent ces liens :

– G. Calot a participé à un colloque du Club de l'Horloge, ainsi qu'A. Sauvy, et a publié sous l'égide de cette institution ;

– plusieurs chercheurs de l'Ined continuent de publier dans la revue de l'Alliance nationale pour la population française, avatar de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française, créée en 1896 par le statisticien Jacques Bertillon qui voyait les conséquences désastreuses, au point de vue militaire, de la moindre fécondité française par rapport à celle des Allemands. Cette Alliance, qui vivait sous une direction plutôt marquée à gauche, a été prise en main par une conjonction d'ultranatalistes et de membres du Front national selon H. Le Bras. Il reproche à un certain nombre de chercheurs de l'Ined de continuer à publier dans la revue de cette Alliance alors qu'elle est si marquée à droite.

Je pense qu'on doit répondre à cela que l'on ne doit pas juger les individus sur leurs fréquentations, ni les thèmes émis en fonction de leur voisinage éditorial. Dans le colloque sur le défi démographique du Club de l'Horloge, G. Calot et A. Sauvy ont répété une nouvelle fois ce qu'ils avaient déjà publié ailleurs. Une

pensée doit être jugée pour elle-même. De même, dans la revue de l'Alliance, H. Le Bras qualifie lui-même les articles d'assez anodins. Ils doivent être jugés sur ce qu'ils sont, non sur leur voisinage. Pour le temps passé, c'est réflexe d'historien d'utiliser des voisinages pour y trouver des indices. Pour le temps présent, c'est réflexe de policier et nous devons nous en abstenir sous peine de voir renaitre le temps du soupçon.

Une proximité idéologique avec l'extrême droite ?

Cela étant dit, il faut s'interroger sur la proximité idéologique entre le natalisme (et non l'Ined) et l'extrême droite : nous le ferons en examinant le texte d'un collaborateur d'A. Sauvy (il a entre autres participé à *la France ridée*⁵) qui vient de publier un livre où il examine les « réalités et enjeux des évolutions sociodémographiques en Europe⁶ ». Son auteur, G.-F. Dumont, est d'ailleurs plusieurs fois cité par H. Le Bras pour montrer le lien d'une certaine démographie avec l'extrême droite.

A lire son livre, on est surtout frappé de lassitude par la répétition des thèmes de Sauvy avec le fameux schéma de la perte des civilisations disparues qui « a toujours été le même : dénatalité, vieillissement, déclin et enfin décadence⁷ ».

Le seul apport de G.-F. Dumont est d'actualiser le message : la nouvelle situation de l'Europe de l'Est n'a rien changé de substantiel. Ce livre procédant par affirmations, il juge démontré le constat du « suicide démographique » de l'Europe de

5. G.-F. Dumont, P. Chauu, J. Legrand et A. Sauvy, *la France ridée*, 1979 (réédition 1986).

6. C'est le sous-titre de Gérard-François Dumont, *le Festin de Kronos*, Éditions Fleurus, 1991.

7. Page 199.

Coup de sonde

l'Ouest, mais comme il se veut dans une perspective mondialiste, il dénonce le mythe de la surpopulation. Il critique la « littérature apocalyptique » à laquelle a donné lieu l'augmentation de la population dans certains pays du tiers monde.

Ce qui frappe dans ce livre, c'est sa constance nataliste : il faut développer, dit-il, une politique nataliste, mais la nouvelle donne des pratiques contraceptives est prise pour un fait qui n'est pas remis en cause. Si la possibilité de migrations Sud-Nord est évoquée du fait des « différentiels de pression démographique entre le sud et le nord de la Méditerranée⁸ », ce thème est peu abordé (une page) et n'est pas présenté comme un épouvantail. Les problèmes politiques liés à l'identité française ne sont pas envisagés.

Au niveau des explications, l'auteur invoque un oubli de l'enracinement dans le temps, une société de l'éphémère, une civilisation de l'ego qui ne laisse plus de place à l'enfant : bien sûr, on y a la nostalgie de l'homme qui vivait en symbiose avec sa terre, du monde rural où chaque saison impliquait ses contraintes, on y dénonce la société de consommation, la perte des valeurs familiales, les biotechnologies, certaines formes exagérées de féminisme (car il existe un féminisme bien compris), le relativisme.

Situer un tel discours à l'extrême droite serait exagéré : on y reconnaît des thèmes classiques de réaction contre les évolutions de notre société.

Certains sont plus repris par la droite mais pas forcément tous. L'extrémisme de type Front national n'y apparaît pas.

Pour H. Le Bras, « à force de partager des idées communes, on finit par se rencontrer et par sympathiser⁹ ». C'est ainsi que le souci de la politique familiale peut faire un bout de chemin avec le souci des valeurs familiales, le souci du 3^e enfant avec l'hostilité à la contraception et l'avortement, le souci de la place de la France dans le monde avec l'exaltation de l'identité nationale. Ceci est vraisemblable mais justement n'est que de l'ordre du vraisemblable : une nouvelle fois, on ne peut faire grief de proximités. Si des auteurs natalistes de l'Ined sortent « de l'arène républicaine pour coller de plus en plus au nationalisme de l'extrême droite¹⁰ », il faut les attaquer sur leurs textes, non sur leurs proximités.

Le livre d'H. Le Bras pose un problème réel, même s'il éprouve le besoin de forcer les traits pour le faire : est-il normal que la direction d'un institut de recherche comme l'Ined s'estime investie d'un rôle politique et privilégie l'option nataliste d'un certain nombre de chercheurs ? On peut penser que cette option risque d'être source de sclérose scientifique. On doit affirmer d'abord qu'elle est injustifiable : les choix politiques ne relèvent pas de la science mais sont de l'ordre du débat démocratique.

Philippe Cibois*

8. Page 109.

9. *Marianne et les lapins*, p. 225.

10. *Ibidem*, page 247.